

« NOTRE PÈRE-MÈRE QUI ES AUX CIEUX »

Olivier Bauer

Dernière version « auteur » de l'article : Bauer, O. (2023). « Notre père-mère qui es aux cieux ». *Critique*, 915(7), 716-724. <https://doi.org/DOI.10.3917/criti.915.0716>

Olivier Bauer — olivier.bauer@unil.ch

Professeur ordinaire à l'Institut lémanique de théologie pratique

Faculté de théologie et de sciences des religions — Université de Lausanne

« Tout le monde n'est pas une épouse, tout le monde n'est pas une mère, tout le monde n'est pas un grand-mère, mais chaque femme est la fille de quelqu'une. »¹

Et chaque homme est aussi le fils de quelqu'une, puisque tout masculin, a été, au moins une fois dans sa vie, inclus dans un ventre féminin. Nous sommes les enfants d'un ou de parents qui génèrent ou qui adoptent et/ou qui élèvent². Chaque terme, chaque signe sont importants : le générique « parent » qui, malgré son étymologie, cherche à laisser ouverte la question du genre ; les points médians qui laissent ouverte la question du nombre ; les deux conjonctions, la barre oblique et les trois verbes qui laissent ouverte la question du rôle.

À ces parents humains, le christianisme ajoute encore un Dieu qui conçoit, qui crée, qui engendre et qui adopte. Jusqu'à peu, ce Dieu était forcément et uniquement un père, un Dieu exclusivement masculin. Mais le point médiant médian devient nécessaire, puisque le christianisme contemporain évoque aussi

¹ ATWOOD Margaret, *Burning questions : essays and occasional pieces : 2004-2021*, London : Chatto & Windus, 2022, p. 33.

Remarques générales : j'ai traduit les deux citations en anglais ainsi que les expressions du Symbole de Nicée-Constantinople. Pour les textes bibliques, j'utilise la *Traduction œcuménique de la Bible : La Bible. Traduction œcuménique*, Paris : Bibli'O-Société biblique française ; Le Cerf, 2010. Je l'ai parfois modifiée pour mieux rendre le texte original.

² Le chanteur français Serge Lama chante la paternité adoptive : « Les enfants sont le fruit des femmes, pas des hommes. Mais, quel que soit celui qui fait germer la pomme, le père, pour l'enfant, c'est celui qui est là, celui qui caresse sa mère et qui lui tend les bras. » LAMA Serge, « L'enfant d'un autre », 2'55", Philips, 1973.

une Dieu·e et qu'il lui arrive de prier « notre père-mère qui es aux cieux³ », s'adressant à un·e Dieu·e toujours unique, mais hermaphrodite ou intergenre.

1. Dieu et son fils

Le *Symbole de Nicée Constantinople* (finalisé vers 451) affirme la croyance en un seul Dieu, « père tout-puissant » qui « fit ciel et terre, tout le visible et l'invisible ». Il formule une double croyance à propos de Jésus Christ, l'une dans le registre de la filiation — Jésus Christ est « le seul fils né du dieu », « engendré non pas fait » —, l'autre dans le registre de l'incarnation : Jésus Christ « s'est incarné à partir du souffle saint et de Marie la vierge, il s'est humanisé »⁴. Le motif de « Dieu père et créateur » vient de la Bible hébraïque. Celui de « Jésus fils de Dieu » trouve son origine dans les quatre évangiles du Nouveau Testament, sous des formes diverses qui rendent nécessaire un examen bref, mais attentif.

1.1. Jésus et son divin père

Lire les évangiles dans l'ordre chronologique plutôt que canonique fait apparaître une tendance à faire remonter la filiation divine de Jésus toujours plus tôt dans son existence. Chez Paul — ses lettres rédigées dans les années 50 sont les premiers textes chrétiens —, il faut attendre la résurrection pour que Dieu engendre Jésus comme fils (Actes des Apôtres 13,32-33)⁵. Dans l'évangile de Marc (vers 65), Dieu adopte un Jésus déjà adulte, quand une voix venant du ciel déclare au moment de son baptême : « Tu es mon Fils bien-aimé, il m'a plu de te choisir » (Marc 1,11). Pour les évangiles de Matthieu et de Luc (entre 80 et 90), Jésus devient fils biologique de Dieu par sa conception puisque Marie « se trouva

³ Voir ma proposition BAUER Olivier, « Vers un « Notre Père-Mère » plus inclusif : 2 propositions », *Une théologie au quotidien*, 12.09.2022, <https://olivierbauer.org/2022/09/12/vers-un-notre-pere-mere-plus-inclusif-2-propositions/>, consulté le 11.04.2023. La longue liste des commentaires souvent très négatifs indique les réticences et les résistances que provoque l'idée d'un·e Dieu·e féminine et masculin tout à la fois.

⁴ Cette capacité de Jésus Christ à (s') engendrer resurgit dans la querelle du *filioque*, quand les Églises d'Orient et d'Occident se divisent sur un point : l'esprit — troisième personne de la trinité chrétienne — procède-t-il du père seul (croyance orthodoxe) ou du père et du fils (croyance catholique romaine) ?

⁵ Le livre des *Actes*, qui est la suite de l'évangile de Luc, date des années 80. Lier paternité et résurrection pourrait refléter la croyance de l'époque de Luc plutôt que celle de Paul. Mais l'évangile de Luc affirme fortement une conception divine de Jésus. Luc inventerait-il une tradition qui contredirait sa propre théologie ? C'est peu probable. Ce qui pourrait plaider en faveur de l'authenticité de la phrase attribuée à Paul. La paternité de Dieu serait liée à la résurrection de Jésus, parce qu'elle serait le début d'une nouvelle vie.

enceinte par le fait de l'Esprit Saint» (Matthieu 1,18) ou parce que «la puissance du Très-Haut [la couvrit] de son ombre» (Luc 1,35). Enfin, dans l'évangile de Jean (entre 90 et 95), c'est dès le commencement que Jésus «tient du Père», qu'il est le «Fils unique plein de grâce et de vérité» (Jean 1,14).

1.2. Jésus et ses pères humains

Ce père divin n'épuise pas la filiation de Jésus. Trois des quatre évangiles prennent la peine de mentionner, ici aussi de manières différenciées, que Jésus est en même temps le fils de Joseph. Père biologique de qui il descend dans les évangiles de Matthieu et de Luc, de manière certaine chez Matthieu — «Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, que l'on appelle Christ» (Matthieu 1,16) — avec un doute chez Luc pour qui Jésus «était fils, croyait-on, de Joseph» (Luc 3,23). Père au moins adoptif quand les évangiles en font l'époux de Marie, quand ils relatent sa présence à la naissance de Jésus et qu'ils le présentent brièvement impliqué dans l'éducation de leur fils. Mais père inconnu dans l'évangile de Marc quand Jésus est seulement connu comme «le fils de Marie» (Marc 6,3). Enfin, père putatif dans une rumeur tenace qui en fait le fils de Panthera, un soldat romain qui aurait eu une relation discrète avec Marie ou qui l'aurait violée⁶. Quoiqu'il en soit ou ceci expliquant cela, Jésus ne se reconnaît jamais qu'un seul père et c'est toujours Dieu.

1.3. Jésus et sa mère

Si Jésus est à la fois fils de Dieu et de Joseph ou de Panthera par ses pères, il est le fil d'une seule mère. Que Marie ait été virginale, comme le revendiquent les évangiles de Matthieu et de Luc ou pas, comme le laissent penser les évangiles de Marc et de Jean, elle est de toute façon *theotokos*, celle qui enfante Dieu⁷. Mais tout Dieu qu'il est et toute sainte qu'elle est n'empêche pas que le fils entretienne des relations compliquées avec sa mère. Ainsi, Jésus la rabroue brutalement quand elle lui demande un miracle : «Que me veux-tu, femme ? Mon heure n'est pas encore venue» (Jean 2,3-4). Et quand on lui annonce que «[sa] mère et [ses] frères se tiennent dehors» et qu'ils «veulent [le] voir», il

⁶ Le bibliste suisse romand Daniel Marguerat montre la complexité de la transmission : «Origène cite les propos de Celse, un philosophe païen, dont le *Discours vrai* (écrit vers 178) a disparu. Celse dit avoir appris d'un juif l'histoire de la naissance illégitime de Jésus.» MARGUERAT Daniel, *Vie et destin de Jésus de Nazareth*, Paris : Seuil, 2019, p. 52.

⁷ Tout cela crée une constellation familiale compliquée : Marie est la mère de Dieu. Jésus est le fils de Dieu et de Marie qui est donc à la fois la mère de Dieu, la mère de Jésus et aussi sa grand-mère. Et quand le catholicisme considère l'Église comme l'épouse du Christ, elle en fait donc la belle-fille de Marie et de Dieu et la petite fille par alliance de Marie.

répond : « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique » (Luc 8,20-21). Remarque de fils ingrat peut-être, mais surtout primauté d'une affiliation librement choisie sur une filiation déterminée par la biologie. Cette liberté qu'il (s') octroie dans les relations, Jésus la réitère au moment de sa crucifixion, quand il instaure une nouvelle relation mère-fils : « Jésus dit à sa mère : "Femme, voici ton fils." Il dit ensuite au disciple : "Voici ta mère" » (Jean 19,27)⁸.

2. Enfants de Dieu·e

Savoir par qui Jésus est engendré n'est pas l'essentiel. Dans le christianisme, il en va plutôt de comprendre comment la croyance en un·e Dieu·e père-mère peut permettre aux êtres humains de relever les défis de l'existence. Car, contrairement à ce qu'affirme le *Symbole de Nicée-Constantinople*, Jésus n'est pas le fils unique de Dieu. Tous les êtres humains le sont et chaque personne peut le (re) devenir.

2.1. Un Dieu créateur

Discourant sur le développement personnel, l'humoriste belge Raymond Devos évoque l'échec de son autofabrication :

« Tout au début, tandis que je me faisais, je voyais bien que je ne me faisais pas bien. Mais comme à chaque fois que je disais que je me faisais mal, les gens disaient : "C'est bien fait !", j'ai continué à me faire mal en croyant bien faire »⁹.

Pour le théologien, il semble évident que le sketch reprend une idée tenace dans le christianisme, celle d'une nature humaine intrinsèquement faillible, voire mauvaise. Dans une prière de repentance formulée au XVI^e siècle, le réformateur franco-suisse Jean Calvin affirmait une idée similaire, avec cependant moins de verve comique : tous les êtres humains seraient « nés dans l'esclavage du péché, enclins au mal, incapables par [leurs] seules forces de faire le bien ». Que l'être humain soit condamné à échouer, qu'il choisisse inévitablement le mal, qu'il soit incapable de bien faire découle d'une compréhension aujourd'hui contestée d'un épisode du livre de la Genèse. Il raconte comment Dieu expulse Ève et Adam du jardin d'Éden, après que la première femme et le premier homme ont mangé le fruit de « l'arbre qui est au milieu du jardin » (Genèse 3,2). Longtemps lu comme un simple récit étiologique expliquant la dure condition humaine, ce récit prend un tout autre sens au IVE siècle

⁸ On ne connaît pas la réaction des frères et sœurs biologiques de Jésus.

⁹ DEVOS Raymond, « Je me suis fait tout seul », in *Matière à rire. L'intégrale*, Paris : Plon, 2006, p. 184.

quand Augustin, évêque d'Hippone, fait de la transgression d'Adam et Ève un péché originel qui se transmettrait de génération en génération, par le biais de la reproduction sexuée. Une telle conception — dans les deux acceptions du terme : conception intellectuelle d'Augustin, conception sexuelle des humains — ne laisse plus aucune chance à personne. De lui-même, l'être humain ne peut rien réussir de bien et surtout pas lui-même. Toute volonté d'autoréalisation relève d'une illusion forcément perdante, forcément perdue¹⁰. Si Jean Calvin se contente d'affirmer, Raymond Devos permet de comprendre pourquoi. À vouloir se faire, on risque de ne pas bien se faire ou plutôt on risque de « se faire mal ». Étonnante expression. Parallèlement à « bien se faire », on attendrait « mal se faire ». Mais Raymond Devos écrit « se faire mal ». Le problème n'est donc pas l'orgueil de vouloir se faire tout seul, mais les souffrances qui en résultent : se faire mal en voulant bien faire, se faire d'autant plus mal en voulant d'autant mieux se faire.

Mais au fond, peu importe, car il n'y a pas de choix. Personne ne peut se faire tout seul. La vie vient d'ailleurs. Toujours d'une mère, souvent d'un autre parent. Mais le christianisme remonte plus haut, retourne plus loin. Avec le judaïsme¹¹, il postule un Dieu créateur d'un univers, d'êtres vivants et, tout au bout d'un long processus, créateur des êtres humains. Ainsi va le mythe : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa ». Ainsi se poursuit le mythe, par un impératif : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la » (Genèse 1,27-28)¹². On est alors bien loin du péché originel, bien loin d'une humanité encline au mal, esclave du péché, condamnée à se faire mal simplement en voulant se faire. C'est bien l'image de Dieu qui se transmet par le désir, par la procréation, par la gestation et par l'accouchement. Et le christianisme voit dans cette image de Dieu une grâce, celle qui permet à chacune d'accepter d'être acceptée telle qu'elle est, celle qui permet à chacun d'accepter d'être accepté tel qu'il est, selon une phrase attribuée au théologien protestant germano-étatsunien Paul Tillich¹³.

¹⁰ Le christianisme a nommé « péché » cette volonté de se faire. Mais c'est alors surtout le péché du mâle blanc. Car il faut déjà avoir la charge de son existence — et détenir un certain pouvoir sur d'autres existences — pour condamner le simple fait de vouloir devenir responsable de sa propre vie.

¹¹ Encore une histoire d'engendrement : le christianisme s'origine dans le judaïsme, puis s'en émancipe. Se sachant lui-même engendré, il a trop longtemps, et trop souvent refusé de l'assumer et a voulu tuer « le père ».

¹² Le judaïsme, qui s'autorise des questions impertinentes, demande pourquoi Dieu, au commencement, n'a créé qu'un seul homme et une seule femme plutôt qu'une multitude. Il sait apporter une réponse pertinente : pour que tous les êtres humains descendent des mêmes ancêtres et soient ainsi tous sœurs et frères.

¹³ Cette expression est généralement citée sans référence. Michel Danthe, un étudiant en théologie, m'a signalé un sermon de

Que je me fasse bien ou mal, pour reprendre les termes de Raymond Devos, que je fasse du bien ou du mal, dans les mots de Jean Calvin, je suis et je reste à l'image de Dieu. Peu importe ce que la biologie et la génétique prétendent que je suis ! Peu importe ce que mes « multi-appartenances, formations, lieux de vie, insertions sociales, engagements, hobbies, langues apprises, voyages, déplacements culturels, personnes ou groupes rencontrés »¹⁴ prétendent que je dois devenir ! Il m'est permis de m'affranchir de tous les conditionnements. « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, [nous ne sommes] qu'un en Jésus Christ » (Galates 3,28)¹⁵. Je peux renoncer à me faire moi-même et refuser que d'autres me fassent. Je n'ai plus rien à prouver, ni à moi-même ni à personne. Je peux m'assumer mortel, vulnérable et faillible physiquement, psychologiquement, socialement, émotionnellement et intellectuellement. Je peux vivre.

2.2. Une Dieu mère

L'évangile de Jean imagine un curieux malentendu (Jean 3,1-8) : quand Jésus affirme qu'« à moins de naître de nouveau, nul ne peut voir le Royaume de Dieu », son interlocuteur logiquement s'étonne : « Comment un homme pourrait-il naître s'il est vieux ? Pourrait-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère et naître ? ». Jésus doit alors s'expliquer : si la première naissance est une naissance dans la chair, la nouvelle naissance est une naissance dans le souffle. Il faut naître « de nouveau » ou « d'en haut », deux manières de traduire le même terme grec. Il faut naître du souffle et de l'eau, ce qui crée deux liens de parenté : « naître du souffle » actualise une filiation divine sans qu'intervienne aucune médiation humaine, tandis que « naître d'eau » fait entrer dans une nouvelle famille, celle des « frères et sœurs en Christ »¹⁶. Mais qui accouche celui ou celle qui naît de nouveau ? Dès sa fondation, le christianisme a toujours évoqué d'un Dieu père, exclusivement. Et pourtant, comment penser une

Paul Tillich qui ne contient pas la phrase telle qu'elle, mais qui développe cette idée d'être acceptée et accepté. « Vous êtes accepté·e. Vous êtes accepté·e par ce qui est plus grand·e que vous et dont vous ne connaissez pas le nom. [...] Acceptez simplement le fait que vous êtes accepté·e. » TILLICH Paul, 'You are accepted', in *The Shaking of the Foundations*, New York: Scribner, 1948, p. 162.

¹⁴ CHANSON Philippe, *Dans la fabrique des identités : embarras, dérives et ouverture*, Lausanne : Éditions Ouvertures, 2020, p. 33 -34.

¹⁵ Ce qui n'est pas non plus toujours le cas. Parmi les sœurs et les frères, trop souvent le christianisme distingue, catégorise et hiérarchise.

¹⁶ Ce qui n'est pas toujours le cas. Dans les Églises, certaines et certains sont parfois plus sœurs ou plus frères que d'autres.

nouvelle naissance sans mère, sans un·e Dieu·e à la fois mère qui enfante et père qui co-conçoit ou qui adopte ?

Une Dieu, l'idée n'est pas nouvelle. Selon la théologienne catholique québécoise Denise Couture, « le mot Dieu a été forgé et proposé, en 1988, par la collective québécoise, féministe et chrétienne, *L'autre Parole* »¹⁷. Pour ne pas essentialiser une Dieu — pas plus au féminin qu'on ne devrait le faire au masculin —, Denise Couture utilise des expressions comme « le discours de la Dieu » ou « le dire la Dieu ». Elle veut ainsi rappeler qu'il s'agit d'abord de construire une position d'énonciation « avant de signifier que Dieu serait de genre féminin (ce qui n'est pas exclu) ». Bien sûr, quand des femmes — et des hommes ! — disent la Dieu, pensent la Dieu, écrivent la Dieu, enseignent la Dieu, prient la Dieu, elles contestent la représentation traditionnelle d'un Dieu mâle. Mais, dans une logique féministe, en opérant « une insertion matérielle de la marque du féminin dans le mot », elles en font aussi « un point d'appui pour des subjectivités féministes »¹⁸. La visée est transformatrice, sans aucune ambiguïté : « le dire la Dieu vise l'expérience de transcendance, faite par des femmes, au sens d'une expérience de devenir sujet »¹⁹. Une telle expérience relève déjà de la nouvelle naissance et, en soi, suffit à justifier l'ajout d'une maternité divine.

Mais même attribuée à une Dieu, la nouvelle naissance pourrait rester un concept théologique, une abstraction intellectuelle pensée par des hommes qui ne savent plus ce que naître veut dire et qui ne sauront jamais ce que signifie accoucher. Dire la Dieu qui enfante réclame de la corporalité, de la sensation, de l'émotion. Et c'est encore une fois des femmes qui le font. En 1997, dans un colloque intitulé « Christa en devenir » — Christa étant la féminine de Christ —, des théologiennes québécoises imaginaient ce que serait une eucharistie — « source et sommet de la vie chrétienne » selon la doctrine catholique —, si elle avait été instituée par une Dieu, par Christa. Elle en récrivait la liturgie, pour en faire une célébration de la mise au monde plutôt que de la mise à mort.

« Au moment d'être délivrée et d'entrer en travail, [Christa] prit son courage à deux mains, elle rendit grâce, les eaux se rompirent et les sages-femmes comprirent qu'elle était près de donner la vie. Elle dit : Voyez, accueillez et aimez. Ceci est mon corps, ceci est mon sang. [...]

Au moment d'être délivrée et d'entrer en travail, elle prit son courage à deux mains, elle rendit grâce, l'inspiration lui vint et toutes comprirent qu'elle était près de donner la vie. Elle dit : Voyez, accueillez et aimez. Ceci est mon corps, ceci est mon sang. [...]

¹⁷ COUTURE Denise, « La transcendance de Dieu », *Laval théologique et philosophique*, vol. 62, n° 3, 2006, p. 467.

¹⁸ *Ibid.*, p. 470.

¹⁹ *Ibid.*, p. 473.

Au moment d'être délivrée et d'entrer en travail, elle prit son courage à deux mains, elle rendit grâce, l'esprit l'âme et toutes comprirent qu'elle était près de donner la vie. Elle dit : Voyez, accueillez et aimez. Ceci est mon corps, ceci est mon sang.»²⁰

Presque dix ans plus tard, Denise Couture, co-auteurice de la réécriture, donnait la clef de cette réinterprétation féminine et féministe :

« Christa habite en chacune. Et comme elle désire défaire son pli du sacrifice pour les autres, “il” n’est plus “livré pour vous” et son sang n’est plus “versé pour vous et pour la multitude en rémission des péchés”. “Elle” invite plutôt à l’accueil et à l’amour selon une théologie horizontale qui remplace la manducation de la théologie verticale par la célébration du corps et du sang de femmes vivantes et créatrices de vie.»²¹

3. En conclusion

La double filiation divine et humaine de Jésus permet au christianisme de dire la double filiation divine et humaine des êtres humains. Il répond ainsi à deux questions :

- À la question de l’origine, le christianisme répond par l’engendrement : personne ne vient de nulle part, personne ne se fait soi-même. Ce qui vaut pour le meilleur : se croire créée à l’image de Dieu·e doit permettre de s’accepter tel que l’on est.
- À la question de l’identité, le christianisme répond par la nouvelle naissance. Avec une nouvelle vie, la Dieu·e qui enfante donne une liberté, celle de pouvoir s’affranchir des conditionnements biologiques, sociaux et culturels, celle de pouvoir changer.

4. Bibliographie

ATWOOD Margaret, *Burning questions: essays and occasional pieces: 2004–2021*, London: Chatto & Windus, 2022.

BAUER Olivier, « Vers un “Notre Père-Mère” plus inclusif : 2 propositions », *Une théologie au quotidien*, 12.09.2022, <https://olivierbauer.org/2022/09/12/vers-un-notre-pere-mere-plus-inclusif-2-propositions/>, consulté le 11.04.2023.

CHANSON Philippe, *Dans la fabrique des identités : embarras, dérives et ouverture*, Lausanne : Éditions Ouvertures, 2020, 94 p.

²⁰ COUTURE Denise *et alii*, « Christa: donneuse de vie : La cène réécrite », *L’autre Parole. La revue des femmes chrétiennes et féministes*, n° 76, 1998, p. 30 -31.

²¹ COUTURE Denise, « La Cène féministe selon L’autre Parole », *L’autre Parole. La collective des femmes chrétiennes et féministes*, n° 111, 2006, p. 24.

COUTURE Denise, « La transcendance de Dieu », *Laval théologique et philosophique*, vol. 62, n° 3, 2006, p. 465-478, DOI : 10.7202/015750ar.

COUTURE Denise, « La Cène féministe selon L'autre Parole », *L'autre Parole. La collective des femmes chrétiennes et féministes*, n° 111, 2006, p. 22-25.

COUTURE Denise *et alii*, « Christa: donneuse de vie : La cène réécrite », *L'autre Parole. La revue des femmes chrétiennes et féministes*, n° 76, 1998, p. 30-31.

DEVOS Raymond, « Je me suis fait tout seul », in *Matière à rire. L'intégrale*, Paris : Plon, 2006, p. 184-186.

LAMA Serge, « L'enfant d'un autre », 2'55", Philips, 1973.

MARGUERAT Daniel, *Vie et destin de Jésus de Nazareth*, Paris : Seuil, 2019, 420 p.

TILLICH Paul, « You are accepted », in *The Shaking of the Foundations*, New York: Scribner, 1948, p. 153-163.

La Bible. Traduction œcuménique, Paris : Bibli'O-Société biblique française ; Le Cerf, 2010.